

Histoire des mentalités religieuses dans l'Occident moderne

M. Jean DELUMEAU, professeur

Le cours de cette année a marqué le début d'une série de leçons qui s'étaleront sur plusieurs années et auront pour thème commun la culpabilisation de l'Occident au début des temps modernes. La ligne générale de cette suite d'exposés peut être présentée ainsi :

On aurait pu penser qu'une civilisation — celle de l'Occident des XIV^e-XVII^e siècles — qui se voyait (ou se croyait) assaillie par de multiples ennemis — Turcs, idolâtres, Juifs, hérétiques, sorcières, etc. — n'aurait pas pris le temps de l'introspection. Apparemment ç'eût été logique. Mais c'est le contraire qui se produisit. Dans l'histoire européenne la mentalité obsidionale analysée dans un précédent cours s'est accompagnée d'une culpabilisation massive, d'une promotion sans précédent de l'intériorisation et de la conscience morale. A l'étage collectif naquit au XIV^e siècle une « maladie du scrupule » qui s'amplifia par la suite. Comme si l'agressivité qui se déchaînait contre les ennemis du nom chrétien ne s'était pas épuisée en ces luttes pourtant diverses et sans cesse renaissantes. Une angoisse globale qui se fragmentait en des peurs « nommées », découvrit un nouvel ennemi en chacun des habitants de la cité assiégée ; et une nouvelle peur : la peur de soi. Expriment le sentiment de toute l'Eglise enseignante, Lefèvre d'Étaples commentait ainsi les textes liturgiques du XIV^e dimanche après la Pentecôte : « La vie de ung chrestien en ce monde quand elle est bien considérée : ce n'est qu'une continuelle guerre... Mais le plus grand adversaire qu'il ait point, c'est luy mesme. Il n'a riens si difficile à vaincre que sa chair, sa volonté : car de sa nature elle est encline à tous les maux ». Le Chrétien est un soldat qui combat d'abord contre lui-même. Lefèvre d'Étaples ne tenait pas à cet égard un autre langage que saint Paul.

Ce discours religieux était donc dans le droit fil d'une tradition ascétique. Mais il se rattachait aussi à deux autres affirmations inlassablement répétées, sur lesquelles l'accent a déjà été mis. La première liait péchés des hommes et punitions collectives envoyées par un Dieu courroucé. Les évêques et les prédicateurs n'étaient pas seuls à donner cette relation comme évidente. Les chefs d'Etat voyaient dans les guerres des châtiments célestes pour les fautes

des peuples et Ambroise Paré décelait derrière la peste et la syphilis la colère divine. Jusqu'aux rédacteurs d'almansachs qui partageaient et répandaient cette conviction. L'un d'entre eux donnait en 1573 l'avertissement suivant, placé dans la bouche même de Dieu pour qu'il soit mieux entendu :

« Si vous méprisez mes ordonnances (*sic*) et commandements, je mettray ma face contre vous et (vous) tomberez devant vos ennemis et fuyrez sans qu'aucun vous poursuive... Je vous enverrai la pestilence au milieu de vous. Je vous rendray vostre ciel comme fer, et vostre terre comme airain et la terre ne donnera pas son fruit. Vous mangerez la chair de vos fils et de vos filles. »

Dans un autre almanach de 1578 on lit : « (Dieu) prépare plus que jamais de lascher la bonde de son ire contre voz vices, nous affligeant quotidiennement par guerres, effusions de sang, extorsions, pilleries, volleries et oppressions : voire par pestilences et maladies incognes. »

Un almanach de 1593 reprend le même thème : « Ce sont certainement nos exécrables pechez et nostre desplorée et désespérée obstination en toutes sortes de mechancetez, par laquelle nous avons irrité nostre bon Dieu de plus en plus contre nous. »

Ces menaces constituaient d'incessants appels à la conversion et à la pénitence. Et elles ne pouvaient que renforcer cette seconde déclaration de l'Eglise selon laquelle Satan est partout, donc aussi, dans le cœur de chacun. Depuis la faute originelle, et si la grâce n'intervient pas, nous faisons nous-même partie de l'empire démoniaque. Révélatrices à cet égard, et tout de même stupéfiantes, ces déclarations de sainte Catherine de Gênes (+ 1510) relatives à la fois à l'homme en général et à elle en particulier :

« Qu'est-ce que l'homme de lui-même et abstraction faite de la grâce ? C'est un être plus mauvais que le démon ; car le démon est un esprit sans corps et l'homme sans la grâce est un démon revêtu d'un corps... Il me semblait que si Dieu me retirait sa grâce, je serais capable de tous les crimes que commet le démon ; et alors je me jugeais plus mauvaise que lui et plus détestable et me vis dans ce moment comme un démon incarné. En ce moment encore cela me paraît si vrai que si tous les anges venaient me dire qu'il y a en moi quelque chose de bon je ne pourrais me résoudre à le croire, parce que j'aperçois clairement que tout bien réside en Dieu et qu'il n'y a que vice en moi. »

Ainsi raisonnait une sainte veuve qui se consacrait aux pauvres et bénéficiait de visions. Elle se méprisait au point d'éviter de prononcer son nom. Attitude théâtrale ? Ne l'affirmons pas trop vite. Car cet excès d'humilité se comprend mieux si on le replace dans une large histoire du péché en Occident, elle-même inséparable de celle des autres peurs précé-

demment étudiées. Parmi les agents de Satan que les hommes de Dieu s'efforçaient de débusquer et de traquer, ils ne pouvaient oublier le plus dangereux d'entre eux : le chrétien de tous les jours dans la mesure où il se relâchait de l'indispensable surveillance qu'il devait exercer sur lui-même. Ainsi sommes-nous conduits à restituer dans toute sa cohérence et ses plus larges dimensions la Peur éprouvée par la civilisation européenne au début des temps modernes et avant la découverte de l'« inconscient » : à la « crainte », à la « frayeur », à la « terreur », à l'« épouvante » suscitées par les périls extérieurs de toute nature venant des éléments ou des hommes se sont ajoutés deux sentiments non moins oppressants : « l'horreur » du péché et la « hantise » de la damnation.

L'insistance de l'Eglise sur l'un et sur l'autre conduisit, à l'étage d'une société entière — celle que dominait le Catholicisme (avant et après la Réforme protestante) — à une dévaluation étonnante de la vie matérielle et des soucis quotidiens. Grignon de Montfort, au début du xviii^e siècle, faisait chanter aux fidèles ce cantique significatif :

« Laisse un peu ton bois, charpentier.
Quitte un peu ton fer, serrurier.
Remets ton ouvrage, ouvrier
Cherchons la grâce. »

A la religion orientale de la « tranquillité » — celle de l'Hindouisme et du Bouddhisme —, s'opposa plus que jamais la religion de l'« anxiété » propre à l'Occident, surtout catholique. Certes on peut dire, en jugeant les choses à partir de la notion de « pouvoir », que la dramatisation du péché et de ses conséquences, renforça l'autorité cléricale. Le confesseur devint un personnage irremplaçable. D'où cette naïve et révélatrice affirmation d'un chanoine de Bologne en 1602 déclarant en substance : Dieu envoie trois fléaux aux hommes en punition de leurs péchés, la faim, la guerre et la peste. Mais, entre tous, la faim, si grave soit-elle, est le moins terrible. Car, tandis que la guerre et la peste frappent tous les hommes sans discernement, la faim épargne les prêtres : on peut donc se confesser avant de mourir ; elle épargne les notaires : il reste donc possible de faire son testament ; elle épargne enfin les princes qui pourvoient au salut de l'Etat. Ce n'est pas par hasard que le confesseur est ici placé avant le notaire et le prince, puisqu'il s'agit de celui qui ouvre et ferme les portes du paradis. Or, finalement la seule chose qui compte, c'est le lendemain et l'au-delà de la mort.

Mais précisément à cause de l'importance donnée à cette visée finale, on ne saurait réduire l'histoire de la culpabilisation à celle du pouvoir clérical. Les deux ont été liées assurément mais la première déborde largement la seconde. S. Freud et C.G. Jung sont à cet égard d'accord pour souligner la place que toute étude des sociétés devrait accorder au péché. Freud

présente le sentiment de culpabilité comme le problème capital de la civilisation et Jung assure : « Rien n'est plus propre à provoquer conscience et éveil qu'un désaccord avec soi-même ».

Or, jamais une civilisation n'avait accordé autant de poids — et de prix — à la culpabilité et à la honte que ne l'a fait l'Occident des XIV^e-XVII^e siècles. Nous sommes là devant un fait majeur que l'on ne saurait trop éclairer. Tenter, dans un espace et une tranche chronologique donnés, l'histoire du péché, donc de la mauvaise image de soi, c'est se placer au cœur d'un univers humain. C'est dégager du même coup un ensemble de relations et d'attitudes constitutives d'une mentalité collective. C'est retrouver la méditation d'une société sur la liberté humaine, sur la vie et la mort, l'échec et le mal, sa conception des rapports avec Dieu et la représentation qu'elle se faisait de celui-ci. C'est donc, à l'intérieur de certaines limites, entreprendre conjointement une histoire de Dieu et une histoire de l'homme. Dieu est-il plutôt bon ou plutôt juste ? Une civilisation entière s'est interrogée inlassablement pendant plusieurs siècles sur cette question. Quant à l'homme d'Occident soumis à une culpabilisation intensive, il a été amené à s'approfondir, à mieux connaître son passé personnel, à développer sa mémoire (ne serait-ce que par la pratique de la « confession générale »), à préciser son identité. La « mauvaise conscience » s'est développée en même temps que l'art du portrait. Elle a accompagné la montée de l'individualisme et du sens de la responsabilité.

J. D.

PUBLICATIONS

Traductions du *Christianisme va-t-il mourir ?* en allemand, *Stirbt das Christentum ?* (Walter-Verlag, Olten-Fribourg en Brisgau) ; en italien, *Il Cristianesimo sta per morire ?* (Società e distretto italiana, Turin) ; en portugais, *O Cristianismo vai morrer ?* (Bertrand, Lisbonne). Réédition en français dans le « Livre de poche ».

La peur en Occident (XIV-XVIII^e siècles) ; une cité assiégée (Fayard).

MISSIONS

Conférences dans les Universités de Princeton, Toronto, Ottawa, Montréal, Sherbrooke, Québec ; de Bâle, Berne, Fribourg, Genève, Lausanne, Zürich ; dans les instituts français de Londres, Oxford et Edimbourg et à l'Université d'Edimbourg.